Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 25

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187736

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-unième année. N° 25 Samedi 23 Juin 1883.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 23 juin 1883.

Le temps est si variable depuis quelques semaines, soleil le matin, pluie le soir, pluie le matin, soleil l'après-midi, qu'on ne rencontre plus que des gens suivant d'un œil inquiet la marche des nuages, les évolutions de la girouette, la hausse et la baisse du baromètre, et qui ont recours à tous les moyens connus et inconnus de découvrir si c'est le beau temps qui règnera dimanche prochain, ou si d'impitoyables ondées ne viendront pas déranger des projets longtemps caressés ou défraîchir à tout jamais une toilette amoureusement préparée !

Quant au baromètre, je ne le consulte plus, car depuis quelque temps il fait exactement ce que font maints hommes politiques, tout le contraire de ce qu'il dit. S'il monte, je suis à peu près certain que la pluie descendra ; et que, s'il baisse, le soleil va sourire à l'horizon. C'est à prendre en grippe ce diable d'instrument. Aussi, comprend-on parfaitement ce brave paysan qui, en telle occurence, furieux contre son baromètre, le lança dans la rue depuis le quatrième étage en lui disant :

Ah ! te ne sà pas lo teimps que fà, eh bin va lo vaire !

Ces variations de température, ces pluies répétées et froides rendent bien des fronts soucieux. Les foins ne peuvent être coupés, la vigne va fleurir, les orges, les blés, les seigles ne demandent qu'à jaunir, et, si ce temps se prolonge, la maturité des céréales sera bien compromise.

Nous avons dépassé le milieu de juin, et il est temps que l'air se réchauffe et que nous ayons enfin l'été définitivement, — car nous nous étions fait illusion à la première série de beaux jours.

. . . . . .

Je crois vraiment que mes vœux ont été entendus ; ma fenêtre s'illumine, le ciel s'éclaircit et concorde, cette fois, avec mon baromètre, qui craint sans doute une correction semblable à celle dont je viens de parler.

Nous allons donc pouvoir chanter avec P. Dupont, qui excelle toujours dans les scènes de la vie champêtre :

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prens ton marteau, ta pierre noire,
Faucheur ! car c'est en Juin
Que l'on fauche le foin.

L'herbe au soleil levant moutonne,
Peinte de toutes les couleurs ;
Dans les fleurs, l'insecte bourdonne :
De la rosée il boit les pleurs.

Les épis sèment leur poussière
Dans le feu de la floraison ;
On sent une odeur printanière
Monter des foins à l'horizon.

Prends ta faux, etc.

La faux s'en va de droite à gauche,
Avec un rhythme cadencé :
L'herbe, à mesure qu'on la fauche,
Tombe et s'alligne en rang pressé.
De mulots une bande folle
Est interrompue en ses jeux ;
Oiseaux, abeilles tout s'envole ;
La couleuvre est coupée en deux.

Prends ta faux, etc.

Courbé, le faucheur se démène,
Inondé de larges sueurs ;
Sur ses pas, la mort se promène,
Elle tranche le fil des fleurs.
De temps en temps, il fait sa pause
Pour mouiller son gosier en feu ;
A midi, son front lourd se pose
Sur l'herbe sèche ; il dort un peu.

Prends ta faux, etc.

Pendant ce chaud sommeil il rêve
D'éclatante prospérité :
Deux fois les arbres ont la sève,
Deux fois les brebis ont porté.
Le fenil, le grenier, la grange,
Par les récoltes sont rompus ;
On chante, on danse, on boit, on mange :
Tous les affamés sont repus.

Prends ta faux, etc.

Chaque année, la Compagnie des chemins de fer de la Suisse-Occidentale offre une promenade à ses dévoués actionnaires, qui ont la faculté de circuler pendant deux jours sur toutes les lignes du réseau. Cette touchante attention, dont jouissent plus de 4000 personnes, nous paraît très habile ; on ne tire pas d'intérêt, mais en s'installant dans le train, muni de sa carte verte, le promeneur se dit avec une satisfaction bien légitime : « Ici je suis chez moi !... Et il faut que tout se passe convenablement, que les employés soient polis, prévenants, ou sinon !... »

Tout cela flatte considérablement l'amour-propre des intéressés, et la Compagnie ne se trouve pas trop mal de ce mode de paiement.

On nous assure même que, si les affaires reprennent un peu, la carte de circulation sera accompa-

gnée d'un parapluie en soie, vu l'instabilité des saisons, et d'un coupon pour le dîner dans des restaurants désignés.

Une seule restriction : le vin ne serait pas compris ; on laisserait aux actionnaires le soin d'arroser le menu de la Suisse-Occidentale.

Jeudi et vendredi, les gares et les trains étaient encombrés ; personne n'avait voulu manquer l'aubaine. Et comme il n'y a, ces jours-là, pour la carte verte, aucune distinction de classes, beaucoup de gens se font une vraie fête de voyager en premières, et de s'asseoir quelques heures dans les moëlleuses profondeurs des banquettes capitonnées. Aussi peut-on voir le touriste anglais, le lord, le marquis ou le comte côte à côte avec quelque brave paysan, qui mange son pain et son fromage pendant le trajet, sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on.

L'étranger qui regarde ses compagnons de voyage par dessus son binocle, et qui n'est nullement au courant de ce qui se passe, juge très sévèrement nos populations :

« Aoh !... les Vodois beaucoup paresseux... toujours promenade, » disait un enfant d'Albion.

Ce plaisir de voyager en premières est pour plusieurs le principal attrait de la journée ; témoin cet incident d'hier :

Une famille de Lausanne avait décidé, depuis plusieurs jours déjà, de profiter de l'occasion pour visiter le Valais qu'elle ne connaissait pas. On s'arrêterait quelques heures à Sion, puis on pousserait ensuite jusqu'à Brigue ; la course serait magnifique. Papa tenait surtout à voir le pont construit au-dessus de Brigue par Napoléon Ier ; le nom du grand conquérant avait toujours eu pour lui un prestige particulier.

Nos promeneurs arrivent donc à la gare de bonne heure et rayonnants de joie. Madame, toute haletante, avise un employé : « Monsieur, nous aimerions avoir cinq places de premières pour Brigue.

— C'est complet, madame, voyez en secondes.

— En secondes !... ma fi non ! Où va cet autre train là ?...

— A Neuchâtel, madame.

— François, Fanny, Théodore, Emma, venez, venez vite, voilà un compartiment de premières qui est vide, partons pour Neuchatel !...

Et toute la famille de suivre madame. Après tout, Neuchâtel ou Brigue, Brigue ou Neuchâtel, c'est tout un, pourvu qu'on aille en premières.

Pendant deux jours donc, les principales villes situées sur le réseau étaient visitées par des milliers d'actionnaires vaudois, genevois et autres.

Me trouvant alors à Berne, je voulus revoir la fosse aux ours, accompagné de jeunes gens pour lesquels ce spectacle était nouveau. J'avais eu soin de remplir mes poches de brioches fraîches et appétissantes, désireux de leur montrer comment on pouvait faire danser Mâni.

Je jetai un premier morceau, et attendis l'effet. La bête s'avança d'un pas traînard et passa tout près sans y faire la moindre attention.

Je lançai un morceau plus gros. Mâni s'assit dessus et se mit à faire la chasse aux puces.

C'était à n'y rien comprendre.

Résolu de tenter un grand coup, je lançai sur Mâni toute ma provision de brioches. Il nous tourna brusquement le dos et salua par un haut-de-corps assez impoli.

S'apercevant de notre désappointement, un bourgeois de Berne s'avança en nous disant :

« Mossiè, c'est rien, c'est inutile. Toute la matinée il est vénu des actionnaires, et toute la matinée il a manché, manché le pétit pains de la dividende... Alors y pè pli tanser !

La dernière représentation donnée dans notre ville par Sarah Bernhardt, qui n'a laissé après elle que des admirateurs, nous remet en mémoire quelques réflexions assez curieuses d'un journal, à l'occasion de son voyage en Amérique, qui fut un vrai triomphe pour la grande artiste.

Quand Mme Sarah Bernhardt arriva à New-York, elle fut saluée de hourrahs frénétiques, de bravos anticipés, aux accords bruyants de deux orchestres ; on étendit des tapis sous ses pieds depuis la passerelle du bateau jusqu'à la voiture à quatre chevaux, brillamment harnachés, qui la conduisit à son hôtel au milieu d'une foule immense l'acclamant sur son passage.

Sur le même steamer se trouvait une autre femme qui ne fut l'objet d'aucune ovation et qui descendit inaperçue. C'était la veuve d'Abraham Lincoln, le sauveur de l'Union américaine, le libérateur de quatre millions d'esclaves, frappé au théâtre par le comédien Booth. La veuve de Lincoln était modestement vêtue et portait son sac de voyage. Un constable l'écarta assez brusquement, de peur qu'elle ne gênât le passage de l'ex-sociétaire du Théâtre-Français. Elle eut de la peine à sortir de la foule pour se rendre dans son modeste logis pendant que l'actrice à la voix d'or fendait, en calèche de gala, les flots pressés d'une foule enthousiaste. O puissance du talent !

On a dit et on dit encore tant de mal de la *vieille fille*, qu'il était bon qu'une âme charitable et juste prît enfin sa défense.

Vieilles filles, lisez ces quelques lignes empruntées au *Journal du Protestantisme français*. Nous sommes persuadé que non seulement elles vous consoleront, mais qu'elles vous ôteront toute envie de vous marier :

« ..... Oui, je veux bien en convenir, la vieille fille est un être incomplet et bâtard qui s'est agité toute sa vie dans l'impuissance et l'isolement. Mais combien n'est-elle pas à plaindre ? Nous la voyons inutile et nous la maudissons ; mais que savons-nous, que pouvons-nous comprendre de ce qui s'est passé dans ce cœur qui n'a connu ni les transports de la jeune fille, ni l'orgueil de l'épouse, ni les ivresses de la mère.

Si la vieille fille a fait peu de bien en ce monde, elle en a plus souffert qu'on ne pense, et, en tout cas, elle en est trop punie. Elle avait, comme les autres, sa part de trésors du cœur, on ne lui a pas permis de les répandre. Elle a aimé, soyen-en sûr, et elle pleure peut-être depuis le jour où elle a vu passer devant elle avec indifférence l'homme à qui

elle aurait voulu donner sa vie. A ceux qui lui reprochent de n'avoir pas rempli sa tâche, de ne s'être ni dévouée, ni sacrifiée, elle est en droit de répondre avec colère : Oubliez-vous donc que toutes les joies m'ont été refusées ? »

Ce vilain mot d'égoïste qu'on lui jette si légèrement à la tête, elle le mérite moins que beaucoup de mères de famille qui n'aspirent à rien de plus qu'à chérir leurs enfants. Les quelques êtres à qui la vieille fille a fait du bien ne sont pas la chair de sa chair ; ce n'est pas elle qu'elle aime en eux : ses bienfaits sont de tous les bienfaits, peut-être, ceux qui touchent de plus près au désintéressement. Hors de là, est-il juste de lui reprocher certaines préoccupations d'elle-même, certaines tendresses que la solitude a nécessairement engendrées, et qu'elle eût été heureuse de prodiguer, si on l'avait voulu, à des êtres adorés ?

Au nom du bon Dieu qui voit tout et sait tout, ne maudissons personne, nous qui ne voyons et ne savons rien.

Il y a de vieux garçons qui, comme oncles ou comme frères, ont été la providence de leur famille, et ils ont bien fait, ceux-là, de ne pas se marier. Beaucoup de vieilles filles, tantes ou sœurs, ont été dans le même cas. Cette réserve faite, on ne pourrait en bonne justice accuser les vieilles filles, — à qui toutes les fêtes de ce monde sont refusées, — sans lancer à plus juste titre l'anathème contre les vieux garçons qui, dispensés de toutes les charges, s'associent à toutes les joies. »

La cabra dè Mourtsi.

Dè tot teimps lâi a z'u dâi z'héros su la terra ; pas dâi zéros ein tschiffra ; mâ dâi z'héros dè coradzo que n'aviont pas poâire dè cresenâ et dè sè branquâ contrè quoui que sâi. Vo vo rassoveni bin dâo râi Dâvi, quand n'étâi qu'on petit bovâiron, mâ on tot fin po accoulhi lè pierrès, coumeint l'astiquâ lo gros patapoufe dè Goliâ, que volliâvè tot frézâ ! Et Gueliaumo Tet, coumeint diablio remotsâ cllia roûte dè Guieslai, rappoo à la bécllire, et que lâi fe bin vairè qu'on simplio pâysan n'a pas poâire dè sè rebiffâ contrè on pétaquin coumeint li ! Et Vinquiérède à Simpaque ! L'est veré que lâi laissâ sa pé ; mâ adé est-te que sauvâ lè petits cantons. Et Gâbi, dè Treycovagnès, à la bataille de St-Dzaquiè, avoué son meïon ! Et lo grand Napoléïon, qu'avâi bio étrè petit, mâ qu'étâi on crâno bougro ; coumeint tè travaissâ la Mollombaz su lo pont d'Arcoula ein tegneint on guidon dè vortigeu à la man, que cein baillâ lo traque ài z'Autrichiens, que furont vouistâ à pliata-coutera ! Et tant d'autro, et tant d'autro !

Ora, se y'ein a tant z'u dè crâno permi lè dzeins, crâidè-vo que n'y ein aussè pas z'u assebin permi lè bétès ? Ah ! s'on savâi tota l'histoire dâi lions, dâi tigres, âo bin mèmameint dâi coitrons et dâi tétès dè maillet, su bin sü qu'on ein trovérâi dâi tot terriblio, dâi vretablio z'héros. Mè seimbliè que y'é dza z'âo z'u oïu derè que 'na dzenelhie avâi prâi on renâ, mâ ne sé pas lè détâ. Mâ onna balla conduite, l'est cllià de la cabra dè Mourtsi.

Cllia brâva bête, qu'étâi à Dzaquiè Louis Béday, étâi onna né tota tranquilla dein se n'éboiton, que le ne peinsâvè à rein dâo tot, quand tot d'on coup l'oût rebenâ que dévant. C'étâi on lâo que n'avâi pas soupâ, que verounâvè perquie po sè tsertsi cauquiè pedance, et que reluquâvè la tschîvra. A fooce fotemassi déveron la porta, lo tornet sè verâ et vouaiquie la porta tota écalabrâïe, que la crouïe bête sè trovà ein face dè la pourra béquetta que ne sè cheintâi pas à noce et que ve lo moment iô l'allâvè garni lo pétro âo chenapan dè l'âo. Ma fâi, quand le ve lo dandzi, le sè peinsâ : n'ia pas ! faut vaincre ou mourri ! et à l'avi que lo lâo lâi allâvè châotâ su lo casaquin, la tchivra, ein dzevateint, trait pè bounheu son lin que tegnâi à 'na bocllie, sè revirè asse râi qu'on einludzo coumeint po férè : à qui, ami ! avoué lo lâo, prein se n'eimbryâite, châotè à pi djeints, que le cambè lo lâo, et sè trâovè frou. Mâ ein châoteint, lo bet dè son lin que lâi étâi restâ âo cou sè crotsè à la porta, que sè clliou, et vouaiquie la vermena dè lâo que sè trâovè eincoffrâ et tot à novïon.

Ma fâi, quand Dzaquiè Louis Béday a vu sa tchivra que dévant, ne savâi pas què sè derè ; n'est què quand l'a volliu la reinfatâ dedein que l'a z'u lo fin mot de l'afférè. Adon n'a pas fé tant d'histoire ; l'a criâ on part dè vesins et l'ont bintout z'u fé lo compto âo lâo, que l'ont einrubanâ po allâ démandâ la conferta. Et l'est dinsè que clliâ brâva tchivra a assebin délivrâ lè z'éboitons dè Mourtsi d'on tyran, et d'on tot crouïe.

Le coffret mystérieux.

VII.

Deux jours après cette pathétique reconnaissance, un domestique portant la livrée du comte de Villiers, remettait à M. Danglard un pli de la part d'Edmond, qui remerciait le maire de Beauval de ses gracieux procédés, et, de nouveau, s'excusait des écarts indiscrets de son panama. Un billet de mille francs était joint à la lettre, avec prière à Mlle Danglard de le distribuer à ses pauvres.

« Chaque année, disait Edmond en terminant, chaque année, au 1er septembre, je remettrai pareille somme entre les mains de mademoiselle votre fille, avec pareille destination, l'expérience m'ayant démontré qu'un chapeau de mille francs est une ridicule superfluité qui ne sert même pas de talisman contre les soupçons d'un garde-champêtre. »

. . . . . .

Cette histoire n'est pas un roman, et cependant elle menace de finir par un mariage. Dans notre existence, n'entre-t-il pas toujours un peu de romanesque ?

Les deux familles de Villiers et Danglard se lièrent naturellement d'une étroite amitié ; les deux pères se faisant, en hommes du monde, des concessions mutuelles sur le terrain brûlant de la politique, le soi-disant château de la *Charmeuse* et la véritable demeure nobiliaire des environs se donnèrent franchement la main.

Edmond et Angèle apprirent à se connaître et à s'estimer mutuellement.

Au printemps suivant, leur mariage fut célébré dans le modeste petit sanctuaire de Beauval.

En rentrant chez eux, après la bénédiction nuptiale, Edmond offrit à sa femme une charmante corbeille faite de joncs finement tressés et coquettement rehaussée de rubans et de fleurs.

— C'est votre corbeille de noce, lui dit-il, transformation dernière du magnifique panama auquel je dois tout mon bonheur.